Jo Yoshida, de Cerisy à la Bibliothèque nationale de France

Lorsque je rencontrai Jo Yoshida pour la première fois au colloque de Cerisy-la-Salle, en 1997, je fus frappée par son large sourire, sa cordialité mêlée de respect, le naturel avec lequel il allait vers l'autre, son enthousiasme. Ce n'est que par une absence d'un après-midi que j'appris sa maladie.

Mais avant d'en venir à l'évocation de ce moment exceptionnel que fut le colloque de Cerisy, organisé par Bernard Brun, en collaboration avec Françoise Leriche, je voudrais évoquer la participation de Jo Yoshida au Bulletin de la Société des Amis de Marcel Proust. Si l'on consulte la table des Sommaires du *Bulletin Marcel Proust* (site internet de la SAMP), on relève trois occurrences du nom « Yoshida ». La première se trouve dans le *Bulletin* n° 29, 1979, et elle correspond au compte rendu fait par Henri Bonnet de la thèse de Jo Yoshida, *Proust contre Ruskin. La Genèse de deux voyages dans la Recherche d'après des brouillons inédits*. Cette thèse est immédiatement rapprochée de celle de Kazuyoshi Yoshikawa dont il a été rendu compte dans les deux précédents numéros. Le Directeur du Bulletin souligne que les deux thèses ont suivi la même méthode—celle de ce que nous appelons maintenant la critique génétique—et font preuve de la « même sagacité et [de] la même infaillible érudition ». Autant que le sujet de la thèse nous découvrons à travers ce compte rendu la personnalité d'Henri Bonnet qui ne mâche pas ses mots et utilise une image pour caricaturer la transcription des ratures qui aurait plu à Françoise : « Que dirait-on d'une cuisinière qui introduirait les épluchures dans son potage ! ». Henri Bonnet n'apprécie pas la critique génétique et il le fait savoir. Paradoxalement, le même Henri Bonnet sera l'auteur avec Bernard Brun de l'édition critique des Cahiers du *Temps retrouvé* dans *Matinée chez la Princesse de Guermantes* (Gallimard, 1982).

Ces comptes rendus constituent une véritable mémoire des études proustiennes : la période est particulièrement féconde et laisse déjà deviner certaines tensions. Le *Bulletin d'informations proustiennes* est né il y a peu de temps et offre deux numéros par an. On pense que le traitement automatique mis au point par Jean-Louis Lebrave pour les manuscrits de Heine va pouvoir s'appliquer aux manuscrits de Proust – ce que conteste Henri Bonnet. Le

Bulletin de la Société des Amis de Marcel Proust est encore autorisé à publier des études génétiques. C'est aussi en 1978 qu'est disparue la regrettée Claudine Quémar. Henri Bonnet rappelle dans son compte rendu des numéros 7 et 8 du BIP, Printemps et Automne 1978, les importants travaux réalisés par cette dernière, ses découvertes sur le passage du *Contre Sainte-Beuve* à la Recherche, et manifeste son désaccord sur le classement de certains cahiers. Il signale que ces deux numéros contiennent des extraits des thèses de nos deux collègues japonais. Notons que ce même *Bulletin* contient une longue présentation de l'audacieux livre de René Pommier : *Assez décodé* ! qui dénonce avec verdeur les analyses proustiennes de Philippe Lejeune. L'édition de la *Correspondance* de Marcel Proust par Kolb en est à son quatrième tome et le Magazine littéraire de janvier 1979 consacre un Dossier à Proust. Henri Bonnet publie son livre, *Le progrès spirituel dans la* Recherche *de Marcel Proust* ; Kim Hi-Young vient de soutenir sa thèse, sous la direction de Jean Milly, *L'analyse structurale du récit dans* « Un amour de Swann » *de Marcel Proust.* On retrouve les noms de Pierre Robert, Sigbrit Swahn, Anne Borrel, etc. comme auteurs soit d'ouvrages, soit de comptes rendus. Yoshida appartient déjà à ce creuset des études proustiennes.

Les noms de Yoshida et de Bonnet sont à nouveau liés dans un *Bulletin de la Société des Amis de Marcel Proust* ultérieur (n° 33, 1983) mais dans un rapport cette fois-ci de complémentarité. Henri Bonnet qui s'est chargé du compte rendu du livre d'Anne Henry, *Marcel Proust. Théories pour une esthétique* (Paris, Klincksieck, 1981) confie le chapitre consacré à Ruskin à Jo Yoshida. L'intervention de ce dernier devient un modeste « Post-scriptum : Le "contre Ruskin" selon Anne Henry ». Il rappelle les précédents travaux qui ont déjà été réalisés sur la question de l'influence de Ruskin sur Proust et montre que l'originalité d'Anne Henry est d'avoir « une vue d'ensemble extra-textuelle », en situant le ruskinisme proustien dans le contexte esthétique et social du XIXe siècle. Son approche de Ruskin doit être replacée dans la perspective générale de l'ouvrage, la détermination du rôle primordial que jouent l'esthétique de Schelling et celle de Schopenhauer. Selon Anne Henry, l'erreur de Proust est d'avoir fait confiance à Robert de La Sizeranne qui a transformé *La Bible d'Amiens* en un guide touristique et d'avoir ainsi préféré Emile Mâle, faute

d'avoir compris Ruskin. Elle remet en cause fondamentalement « le mythe de l'influence ruskinienne ». Yoshida manifeste avec modestie mais néanmoins fermeté des points de désaccord avec la critique, croyant en une « réconciliation » tardive de Proust avec Ruskin et il préfère parler d' « ambivalence » pour qualifier le rapport de Proust à Ruskin. La réflexion sur Ruskin était loin d'être close puisque vingt ans plus tard, Emily Eells et Cynthia Gamble livrèrent les résultats de leur propre analyse respectivement dans *Proust's Cup of Tea*, (Ashgate, 2002) et *Proust as Interpreter of Ruskin : The Seven Lamps of Translation* (Summa Publications, 2002).

Yoshida sera présent une troisième fois dans ce qui est devenu le *Bulletin Marcel Proust* (n° 42, 1992) à travers un article qu'il a consacré à la « Maladie nerveuse chez Proust : genèse du portrait du docteur du Boulbon » (p. 43-62). La démarche suivie est celle de la critique génétique que Yoshida, contrairement à ce que redoutait Henri Bonnet, a su rendre transparente et accessible à un public de non-spécialistes. Il transcrit et commente un certain nombre d'avant-textes, pour suivre la construction du personnage, du Cahier 29 où il apparaît pour la première fois jusqu'aux épreuves. Il conclut à la supériorité du docteur Cottard et il est vrai que l'interprétation donnée par le docteur du Boulbon concernant la maladie de la grand-mère qui aurait été d'origine nerveuse est démentie par la mort même de celle-ci, due à une crise d'urémie. Outre une pertinente analyse littéraire, l'article de Yoshida a le mérite de nous faire découvrir un tableau de la psychiatrie et de la neurologie à la fin du XIXe siècle, avec les découvertes du père de l'écrivain, le professeur Adrien Proust, de Freud, Charcot, Babinski, sur la neurasthénie, l'hystérie, l'hypnotisme, l'épilepsie, etc. La publication, chez Droz, en 2006, du livre d'Edward Bizub, *Proust et le moi divisé. La* Recherche : *creuset de la psychologie expérimentale* (1874-1914) rejoint le sujet traité par Yoshida, qui fait figure de précurseur. Le rapprochement que fait ce dernier entre le nerveux qui trompe par simulation et le pasticheur est particulièrement judicieux et nous incite à élargir la réflexion – je pense notamment à l'étrange danseur-pasticheur du *Côté de Guermantes I*, qui se manifeste lorsque le narrateur se rend au théâtre en compagnie de Robert de Saint-Loup et de Rachel.

On apprécie toute la finesse d'analyse de Jo Yoshida mais on est surtout

frappé a posteriori par le mimétisme, conscient ou non, entre ce qu'il décrit si bien et ce qu'il a vécu. Lorsqu'on lit sous sa plume : « L'albumine, espèce de protéide, est un des indices du fonctionnement des reins. Si sa dose dans l'urine augmente, cela signifie que les reins ne fonctionnent pas bien. On n'a pas besoin de rappeler ici que la grand-mère et la mère de Proust sont mortes ainsi d'urémie. » (p. 53) on est saisi par l'analyse quasi-scientifique du phénomène décrit, la lucidité prémonitoire de son auteur. Il a vécu dans sa chair ce combat entre la maladie et la littérature et c'est hélas la première qui l'a emporté, comme elle avait emporté la grand-mère du narrateur et comme elle a emporté, pour d'autres raisons, l'auteur de la *Recherche*. La seule consolation que nous puissions trouver à la disparition de Jo Yoshida est qu'il a eu un destin éminemment proustien.

Yoshida revient d'ailleurs sur le sujet dans sa communication au colloque de Cerisy-la-Salle en passant de la maladie nerveuse à l'agonie de la grand-mère : « Maladie et mort de la grand-mère : quelques réflexions génétiques » (*Marcel Proust 3, Nouvelles directions de la recherche proustienne 2*, Minard, 2001, p. 75-91). Cette gradation était-elle due à un objectif enchaînement intellectuel, un signe de l'inconscient ou l'expression d'une parfaite lucidité ? Quand on voit Yoshida se pencher sur le « corps malade », avec lequel le malade est condamné à vivre comme il le résume si bien dans cette phrase percutante « Vie symbiotique certes, mais nous sommes plus ou moins esclaves de ce parasite. », on ne peut qu'être frappé encore par la projection, inconsciente ou non, de l'auteur de l'article dans le personnage qu'il analyse. On retrouve dans ce texte l'érudition toujours pertinente sans jamais être pédante du critique qu'Henri Bonnet signalait déjà dans le compte rendu de sa thèse. Gaston Bachelard, Roger Caillois viennent éclairer ses propos qui font aussi une large place à la mythologie, prenant appui sur les travaux de Marie Miguet-Ollagnier. Yoshida sait faire parler les dictionnaires, apporter des connaissances encyclopédiques pour alimenter sa démonstration, convoquer différents écrivains, de Hugo à Lautréamont, se référer aux multiples cahiers de brouillon de Proust, tout cela donnant naissance à un tableau aux multiples couleurs, aux multiples dimensions. Ce texte qui devrait être pesant par son sujet devient au contraire aérien et animé, avec son corps-pieuvre, le sibyllin thermomètre, les sangsues,

les ballons d'oxygène. Là où nous pensions trouver tragique, nous trouvons vie, légèreté, fidèle en cela encore à Proust qui a su donner de la poésie à cette scène d'agonie. Déjà une prémonitoire image d'envol.

Dans le numéro 42 du *Bulletin Marcel Proust* précédemment cité, l'article de Yoshida sur la « Maladie nerveuse chez Proust » voisinait avec celui de Chizu Nakano, « Marcel Proust dans le Japon actuel » et, huit ans plus tard, Yoshida s'y référera quand il fera sa communication sur « La réception de Marcel Proust au Japon » dans le cadre du colloque « La réception de Proust à l'étranger ». Ce colloque s'est tenu parallèlement à l'exposition « Marcel Proust, l'écriture et les arts », à la Bibliothèque nationale de France, les 28 et 29 janvier 2000. Comme le professeur Yoshikawa avait été invité l'année précédente par la Société des Amis de Marcel Proust à faire une communication à Illiers-Combray, j'ai invité Jo Yoshida à se faire l'ambassadeur des études proustiennes au Japon. Je suis heureuse, maintenant qu'il nous a quittés, de lui avoir confié l'ouverture de ce que j'appelai les nouvelles Rencontres de l'Institut Marcel Proust international. On a pu ainsi le revoir sur le site internet de la Société des Amis de Marcel Proust. Le colloque fut placé sous l'autorité de Jean-Pierre Angremy, alors Président de la Bibliothèque nationale de France et toujours Président de la Société des Amis de Marcel Proust. Aux côtés de Jo Yoshida : Cynthia Gamble, Luzius Keller, Sigbrit Swahn, Emily Eells, et bien d'autres encore. A l'issue du colloque, Florence Callu nous fit une visite commentée de l'exposition, puis nous allâmes déjeuner au *Train bleu*. J'avais été frappée par la discrétion de notre ami sur sa maladie et l'autonomie avec laquelle il la gérait. Les Actes du colloque furent publiés dans un volume *La Réception de Proust à l'étranger*, paru en 2002. Yoshida commence par donner un aperçu historique sur « Le Japon et la littérature française », poursuit avec « L'histoire de la traduction japonaise de Proust », avant de présenter « La Société japonaise d'études proustiennes et son activité », « Les recherches proustiennes par les Japonais », « La publication de livres en japonais » et il conclut sur « L'accueil de Proust au Japon », soulignant à la fois les similitudes entre le roman de Proust et l'ancien *Dit* de Genji, le goût des Japonais pour la nature, la mode, l'Art nouveau, les liens entre l'impressionnisme français et le japonisme. L'article est suivi d'une bibliographie des travaux proustiens au Japon.

Jo Yoshida me remit lors de ce colloque, en présence du Président Jean-Pierre Angremy, un joli petit paquet : il contenait une boîte de friandises et un carré en tissu, avec les merveilleuses silhouettes de trois femmes aux kimonos colorés, vues de dos, avec de longues chevelures, qui semblent s'envoler au milieu de guirlandes de fleurs..:

Mireille NATUREL
maître de conférences à Paris III-Sorbonne nouvelle
secrétaire générale de la Société des Amis de Marcel Proust